

Une poésie de vingt ans. Anthologie de la poésie en Belgique francophone (2000-2020)

Préface

Gérald Purnelle

Cette vingt-deuxième année d'un siècle déjà bien entamé nous rapproche du bicentenaire d'une nation qui, par l'inexorable évolution de ses structures, ne cesse de démontrer son artificielle unité. En 1980 déjà, cent cinquante ans après la création de la Belgique, le collectif *La Belgique malgré tout* relançait ouvertement le débat de l'appartenance, de la langue et de la culture : belge ? francophone ? wallonne ?

Quant à la littérature, cette publication confirmait qu'elle était bien entrée dans sa phase « dialectique », selon le modèle de Jean-Marie Klinkenberg¹ : dans leur majorité, les écrivains belges de langue française ne cherchaient plus à construire une littérature nationale comme leurs lointains aînés de la phase centrifuge (1830-1920) ; ils avaient pris la mesure de la difficulté, voire de l'impossibilité, de se faire assimiler à la littérature française, à laquelle s'étaient heurtés les tenants de la phase centripète (1920-1970) : les auteurs de la phase dialectique, « sans refuser de s'insérer dans la "littérature mondiale" (et sans renoncer à se faire éditer à Paris), ont dorénavant cessé de pratiquer le gommage des origines² ».

L'écrivain belge doit plus que jamais assumer sa « belgitude », ou du moins se positionner à cet égard, dans un pays divisé en communautés linguistiques et en régions. Il appartient à une « Communauté française de Belgique » dite aussi « Fédération Wallonie-Bruxelles » tout en partageant, comme ses pères, la langue du grand pays voisin, ce pôle éditorial attractif mais difficile d'accès. La « francophonie belge » s'illustre dans une « littérature francophone de Belgique », qui subsume, au moins institutionnellement, la Wallonie et Bruxelles.

Vingt ans après l'entame d'un nouveau siècle, quarante ans après les grands débats de cette phase dialectique — qui court toujours... — il n'est pas sans intérêt de jeter un œil sur un champ, celui de la poésie, qui n'a cessé d'évoluer, de muter, au cours de près de deux siècles d'histoire, dans une contrée longtemps étiquetée comme « terre de poètes ».

L'anthologie ici proposée ne veut être ni un bilan, ni un état des lieux en bonne et due forme. Elle vise néanmoins à arpenter la production de deux décennies aux bornes symboliques — quelle poésie après l'an 2000 ? —, en parcourant ses domaines et leurs chemins. On y trouvera rassemblés 128 poètes. Ils et elles auraient pu être plus nombreux, et bien des noms sont absents du choix — c'est le sort de toute anthologie, nous en avons conscience ; choisir, c'est obéir à des contraintes de volume, et c'est renoncer.

¹ Jean-Marie Klinkenberg, « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique », dans *Littérature*, n° 44, 1981, p. 33-50.

² Benoît Denis, Jean-Marie Klinkenberg, *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Espace Nord, 2005, p. 226.

Il s'est toutefois agi de représenter les formes poétiques les plus variées, les cas échéant les courants qui traversent la période, et de sélectionner les poètes selon divers degrés de notoriété ou de reconnaissance. Entre l'évidence des uns et la découverte des autres, le choix s'est voulu tout autant exploratoire que méthodique. Les uns jouissent d'une œuvre consacrée, d'autres n'ont publié qu'un ou deux recueils.

D'emblée, il apparaît que nos prémisses — qui écrit de la poésie en Belgique francophone entre 2000 et 2020 ? — suscitent la question des générations : les aînés sont ceux qui ont déjà publié au siècle dernier, qu'ils fussent en 2000 octogénaires ou quadragénaires, et les cadets ceux qui, à l'aube du millénaire, abordent à peine l'écriture, ou doivent encore la rencontrer. Le doyen est né en 1921, il aurait aujourd'hui 100 ans ; le benjamin, quant à lui, n'a pas 25 ans...

À cette question de la génération seraient potentiellement liées d'éventuelles différences de culture générale, littéraire et poétique. En 2000 ou en 2015, un sexagénaire n'est pas tout à fait dans les mêmes dispositions sociales et culturelles qu'un trentenaire. Mais les poètes des générations les plus jeunes qui nous occupent ont *choisi* de recourir à l'instrument poétique ; par la forme, par leurs stratégies éditoriales, par leurs références, ils se placent dans le champ d'un genre qu'ils contribuent à faire perdurer. Poètes ils sont, ce que l'Institution voit en eux et ce qu'ils revendiquent la plupart du temps. Les aînés prolongent un 20^e siècle d'une incroyable richesse poétique (en Belgique, en France et dans le monde), un temps de toutes les innovations et toutes les mutations, jalonnés des remises en question du genre poétique, voire des crises, les plus aiguës — un siècle dont la seconde moitié a vu leurs débuts. Les plus jeunes, de leur côté, sont de ce siècle-ci : y écrire ce qui s'appelle encore poésie est plus que jamais l'objet d'un choix.

Faudrait-il tenter d'éprouver, sous d'éventuelles fractures générationnelles, une hypothétique unité du champ poétique belge de langue française — dès lors qu'il n'est guère prouvé qu'elle existât au siècle précédent ? C'est que, plus que jamais, c'est d'abord la diversité des poétiques qui se signale dans cette courte diachronie de vingt ans, presque une synchronie. On ne cherchera donc pas tant à cadastrer les courants, les diverses conceptions et pratiques de la poésie, qu'à illustrer une *tension*, qui paraît, à travers les générations, s'être instaurée entre la perpétuation, voire la reproduction, de poétiques héritées et la constante dynamique d'une recréation du genre.

Un passé riche et contrasté, fait de symbolisme et de modernisme, de néo-classicisme et de surréalisme, constitue le lointain héritage des poètes d'aujourd'hui. La poésie belge n'a jamais eu un goût prononcé pour les combats d'avant-gardes et les affrontements théoriques. Il y eut des ruptures et des antagonismes, mais, si l'on met à part la veine surréaliste, qui s'est perpétuée des années vingt aux années soixante et qui constitue un des fleurons de la belgitude, l'évolution du domaine s'est essentiellement caractérisée par une assimilation syncrétique des influences modernes tout au long du 20^e siècle. Mais c'est plus essentiellement la modernité des trente années qui achèvent le siècle dernier qui constitue la référence de nos contemporains. Un tel passé produit aujourd'hui un paysage multiple, contrasté, riche de formes diverses du fait poétique. Notons d'emblée que, par le simple fait de la chronologie, mais aussi tendanciellement, la poésie belge de langue française des premières années du siècle est quasi intégralement inscrite dans la post-modernité :

En bref : il faut entendre le terme dans son sens étymologique : « venant après les modernes », c'est-à-dire « se nourrissant de la modernité tout en sortant de la logique de surenchère de l'avant-garde ». Cette tendance (ou ce moment) ne se traduit en effet pas par un rejet de la modernité : il a consisté, me semble-t-il, à considérer celle-ci comme acquise, normale, voire classique, et, en conséquence, à la transformer

en un arsenal formel riche et dense, utile, non plus pour déstructurer l'art, mais pour le rebâtir, afin de peindre le réel sans retomber dans la naïveté classique de la *mimesis*³.

S'il ne subsiste plus de dynamique d'avant-garde depuis les années quatre-vingt, après le repli du surréalisme et l'ère-climax que furent les années septante post-surréalistes (la Belgique sauvage, le groupe Phantomas, Jacques Izoard et le Groupe de Liège...), les parcours très différents de quelques fortes personnalités poétiques maintiennent vivant ce qui pouvait alors relever de la radicalité, de la recherche ou de la subversion. Certes, rien ne rapproche directement l'humour calembouresque et impertinent de Jean-Pierre Verheggen, le travail opiniâtre de Christian Hubin sur la notion même du langage poétique et sur sa possibilité, ou le matérialisme corporel et verbal d'Eugène Savitzkaya — c'est le propre de l'écart, que de diverger du centre... —, mais ces voies d'une modernité propre au 20^e siècle montrent que la poésie francophone de ce siècle-ci n'est pas tout entière dévolue à un lyrisme qui reste la tradition centrale de la poésie, même constamment trempée au feu de la modernité. Les modernités sont plurielles.

Le surréalisme, quant à lui, a son dernier représentant en la personne de Jacques Lacomblez, tandis que Pierre Puttemans fut le dernier tenant de l'humour hérité du groupe Phantomas. Cet humour drolatique, porteur d'une vision décalée et distanciée du monde, qui était le propre de maint poète surréaliste ou post-surréaliste belge, se retrouve plus tard, même sans filiation directe, chez des auteurs tels que Nicolas Ancion, Hubert Antoine, Pascal Leclercq ou Timotéo Sergoï.

Néanmoins, s'il est une poétique qui persiste à traverser et structurer notre poésie contemporaine, c'est bien celle du lyrisme. Encore faut-il ne pas se limiter à cette seule étiquette commode, mais complexe et ambiguë : il n'y a pas (que ce soit en Belgique, en France ou ailleurs), un seul lyrisme : conçu comme le mode poétique d'expression de la sensibilité et de l'expérience du poète, le lyrisme est tantôt fondé sur l'émotion, sa retenue ou sa libération, tantôt sur l'expérience intime du quotidien, tantôt sur une expression plus contemplative ou plus réflexive d'un être au monde.

L'application d'une telle catégorie doit rester ouverte, et il n'y a pas de frontière, mais un continuum entre ces trois types de lyrisme, sans préjudice d'autres voies spécifiques. On notera que, quelles que soient les postures, les formes et les fonctions qui lui prêtent les poètes, le lyrisme contemporain est fondamentalement critique, habité par le doute, ou du moins par la nécessité de chercher sa parole au-delà d'une nostalgie du chant et des formules rebattues. Ou, pour le dire autrement, nombreux sont les poètes de notre champ communautaire qui, loin de reproduire une conception simpliste et convenue de la poésie dans son acceptation la plus triviale et la plus éculée, adoptent cette position active de critique interne permanente et de re-création constante du genre. Ce sont précisément ceux-là que nous avons choisis pour notre anthologie.

Prenons, par exemple, la question de la forme : pour les poètes belges d'aujourd'hui qui y recourent encore, perpétuer l'usage du vers régulier n'est plus, comme autrefois, l'indice d'un passéisme ou d'un néo-classicisme aujourd'hui bien révolu. Chez des poètes aussi divers dans leurs poétiques que William Cliff, Rossano Rosi ou, de façon moins absolue, chez Karel Logist ou Laurent Demoulin, c'est le quotidien intime et l'observation de leurs semblables qui est, non pas « chanté », mais « dit » dans le poème mesuré et rimé. Et le lyrisme baroque de Gaston Compère n'est pas l'ironie de Laurent Robert.

Une tendance forte s'est manifestée dès l'après-guerre et surtout à partir des années septante, qui, avec Hölderlin, Celan et d'autres figures comme modèles, a pris pour voie une certaine

³ Laurent Demoulin, *Savitzkaya ou la nouba originelle*, Sesto Santi Giovanni, Mimesis Edizioni, coll. « Certi Nostri Anniversari », p. 61-62.

approche du réel et du sujet, philosophique chez certains, plus concrète chez d'autres. Dans le sillage de personnalités aussi différentes que Fernand Verhesen, François Jacqmin ou Philippe Jones, cette tendance persiste dans la période qui nous occupe, et y tient même une place importante. Elle reste fondée sur le choix de dire le monde tel que le sujet l'expérimente ou le pense, dans ses lieux, ses événements, ses habitants aussi. Entre immersion (dans le réel) et confrontation (avec le réel), nombre de poètes en font la matière du poème. Tantôt le monde y est prépondérant, mais il est dit au travers du filtre d'une perception ; tantôt, captant l'instant, visant à en conserver la trace et l'émotion, dans la ligne d'un Philippe Jaccottet, le poème traduit un art du regard, de lecture du paysage, d'immersion du sujet dans celui-ci.

À ce versant du lyrisme appartiennent des poètes par ailleurs aussi divers que les regrettés Michel Lambiotte, Alain Bosquet de Thoran, Gaspard Hons, Jean-Luc Wauthier et Véronique Wautier, mais aussi Yves Namur, Marc Dugardin, Jean-Marie Corbusier, Philippe Mathy, Philippe Lekeuche, Éric Brogniet, Béatrice Libert, Pierre-Yves Soucy, Philippe Leuckx. Tous évitent l'abstraction et n'omettent ni le corps ni les choses.

Encore cette poétique de l'être-au-monde, de la contemplation ou de l'expérience phénoménologique n'est-elle pas la seule composante de leur écriture, tant s'en faut. L'incompatibilité des mots et des choses, ou les limites du langage et de la pensée, qui ne cessent de tarauder la poésie occidentale depuis au moins Mallarmé, est une question toujours sous-jacente à cette veine poétique. Elle est plus particulièrement explicite chez Serge Núñez Tolin, qui partage avec d'autres une expérience contemplative du réel qu'il s'agit de mettre en mots.

Une autre voie, plus singulière encore, traverse ce champ du lyrisme. Avec une tradition propre, que l'on peut faire remonter à plus d'une époque du 20^e siècle (Robert Guiette dès les années trente, ou la génération féminine de Claire Lejeune, Françoise Delcarte, Françoise Collin ou Véra Feyder), la connaissance de soi, ou l'exploration du sujet par lui-même au travers du poème trouvent se manifester dans nos générations les plus jeunes, comme chez Véronique Bergen, Charline Lambert ou Aurélien Dony. Chez plus d'un, tel le discret et regretté Yvon Givert, la fabrication de l'image est au service d'une exploration de l'inconscient, de l'imaginaire, mais aussi de l'expérience de la douleur.

La vie est une énigme qu'interrogent André Schmitz, Liliane Wouters ou Robert Schaus. Et plus d'un poète suit un chemin d'ordre éthique : le questionnement, la quête spirituelle, la tenue morale de la vie, les principes d'un être-au-monde conscient habitent diversement l'œuvre d'Yves Namur, de Marc Dugardin, mais aussi de Daniel De Bruycker ou de Werner Lambersy.

Mais les salles de la maison lyrique belge sont plus nombreuses encore. La confrontation et l'association constantes du sujet, du monde et du langage qui sont les composantes de tout poème, se jouent également dans d'autres façon de penser le poème. L'accent peut être mis sur le langage, *les* langages, la mémoire et le discours. Songeons aux textes de notes prosaïques sans cesse retravaillées d'Anne Penders, ou au poème âpre, existentiel et mémoriel de Serge Delaive.

Être au monde — par le poème — n'est guère distinct, chez beaucoup, d'une attention consciente, parfois militante, à l'état du monde contemporain. Nombre de poètes se montrent attentifs à observer l'autre ou à prendre acte d'un état de la société et du dérèglement du monde. Sans restreindre leur écriture à cette seule thématique, songeons à nouveau à des voix aussi diverses que Karel Logist, Marc Dugardin, Éric Brogniet, Renaud Denuit, Nicolas Grégoire, Roger Foulon, Sébastien Févry, Véronique Daine, Rose-Marie François, André Romus, Timotéo Sergoï ou Célestin de Meeûs. Et l'ailleurs nourrit aussi bien les souvenirs de William Cliff que ceux de Carl Norac ou d'Alain Dantinne.

Plus récemment un même dépassement du lyrisme prend d'autres voies encore : *parler au nom de*, prêter sa voix à l'autre, susciter une figure interne au poème qui n'est pas, ou pas directement, le ou la poète, sont autant de façons de dire le monde sans passer par l'expérience intime et plus ou moins explicite du locuteur-auteur. Ici aussi la diversité est de mise, qu'il s'agisse des plus jeunes Julie Remacle ou Catherine Barsics, des mondes évoqués par Jacques Vandenschrick, de Liliane Wouters habile à se créer des doubles, ou du grand créateur de poèmes exotiques qu'est Daniel De Bruycker.

Maints poètes prêtent voix aux discours intérieurs, fraient les champs de la mémoire intime et collective, disent la condition de la femme et de l'homme dans le monde. Ce sont spécifiquement les voies de plus d'une femme poète — Françoise Lison-Leroy, Véronique Daine, Dominique Loreau, Anne Bonhomme, Zaïneb Hamdi, Maud Joiret, Caroline Coppé — , et cela prend chez elles la forme d'une invention formelle personnelle.

*

Dans un tel contexte de post-modernité, un enjeu est de taille : peut-on approcher de ce qui serait la survivance d'un chant, ou faut-il absolument en exclure ou en casser toute possibilité ? Si chant il y a, il sera toujours mis à distance de l'épanchement ou de l'emphase, sur un mode mineur comme chez Jean-Claude Pirotte, dans une mesure constante des moyens mis en œuvre pour l'expression d'une conscience de la condition humaine, qui inclut souvent le deuil, comme chez Guy Goffette, Corinne Hoex ou Laurent Demoulin.

Ainsi les marques rhétoriques d'une poéticité assumée chez les uns peuvent-elles contraster, chez d'autres poètes, avec une recherche d'a-poéticité, ou d'antilyrisme, qui passe par des modalités multiples. Cet enjeu inclut directement celui du langage poétique proprement dit, et de sa refondation constante.

S'agissant de langue, il est deux poètes qui se distinguent par leurs origines : Elke De Rijcke et Jan Baetens sont deux Flamands qui ont opté pour le français comme langue de création poétique, dans une position totalement différente de celle des quelques poètes du 19^e et du 20^e siècle issus de la bourgeoisie francophone de Flandre (les symbolistes, Robert Guiette, Guy Vaes...). Choisir le français ne relève pas seulement, ni essentiellement, d'une stratégie de diffusion, mais traduit un rapport critique à la langue maternelle et la nécessité (rimbaldienne ?) d'inventer une langue proprement poétique. À cet égard, le travail opéré sur la syntaxe par la première crée une étrangeté certaine de la langue, apte à traduire son entreprise d'introspection, tandis que la linéarité neutre du second nourrit une écriture « à contraintes » appliquée, entre autres thématiques, à la culture populaire.

Nombreuses sont donc les *langues poétiques* individuelles que développent nos poètes. À cet égard aussi ils sont modernes. À titre d'exemple, minimalisme et maximalisme s'opposent. Corinne Hoex ou Serge Meurant sont certainement les phares de la première manière, tandis que le maximalisme prend des voies diversifiées. Si les textes-fleuves ne sont plus guère de mise, c'est par la densité, qui peut confiner à l'hermétisme, que voix et poèmes tendent à la charge la plus grande. Forger des images neuves et surprenantes, laisser aux mots une liberté certes toujours sous contrôle, procéder par accumulations d'images, de mots et de phrases, mêler le plus grand nombre d'éléments du monde dans l'espace textuel le plus court, tels sont les modes que pratiquent, à des degrés divers, Tristan Sautier, Otto Ganz, Luc Dellisse, Tom Nisse, Fabien Abrassart, Arnaud Delcorte ou Harry Szpilmann. Songeons aussi à la densité de Jacques Demaude. Selon des modes différents et personnels, Ben Arès, David Besschops, Antoine Wauters, Alexis Alvarez Barbosa, Nicolas Grégoire, Éric Piette et d'autres travaillent à nouveaux frais la syntaxe, la fabrique des images ou la rhétorique. Les vers et surtout les proses de ces poètes sont souvent porteurs et générateurs d'une certaine violence.

Enfin l'expérimentation, l'ouverture et l'aventure qui font bouger les frontières du fait poétique, se manifestent aujourd'hui dans diverses pratiques relevant du domaine de la performance orale : qu'il s'agit de slam proprement dit, de poésie dite, lue ou « performée », ou de « one-(wo)man-show », on peut nommer Laurence Vielle, Gwenaëlle Stubbe, Vincent Tholomé, Dominique Massaut, Tom Nisse, Luc Baba, Lisette Lombé. À nouveau il faut souligner l'extrême diversité des démarches, tout en signalant qu'il n'existe guère, chez nous, de divorce entre forme orale et forme écrite de la création poétique, la plupart de ces poètes performeurs, quand ils ne sont pas déjà des poètes « publiés », passant tôt ou tard à l'édition de leurs textes.

*

Il est remarquable que, sur une période de 20 ans, les voies, tendances, formes et postures que nous avons relevées (et dont nous n'avons pas épuisé la liste), appartiennent à toutes les générations. On le voit, plusieurs traditions sont inscrites dans les gènes de la poésie belge. Cet héritage se dresse devant les plus jeunes poètes, nouveaux arrivés, qui s'en voient confrontés à la quasi-nécessité d'innover, non seulement dans les formes et les modes, mais dans la conception même de l'écriture poétique. La poésie belge se renouvelle, la relève existe.

Notre choix de 128 poètes (que nous n'avons pu citer tous ici) n'a d'autre ambition que de donner à voir combien nombreux sont les poètes, femmes et hommes, qui chez nous abordent le fait poétique en connaissance de cause : jeunes ou expérimentés, ils savent qu'ils écrivent dans le sillage d'une longue tradition de modernité, de remise en cause constante des voies acquises, voire du fait poétique lui-même ; qu'écrire un poème est une forme d'engagement, lequel comprend une forte part de responsabilité. Gageons que les plus jeunes partagent quelque affinité avec les plus âgés des poètes vivants ici rassemblés, et que la rigueur d'un André Doms, par exemple, trouve en eux plus d'un écho.

Soit dit en passant, ils sont tous, peu ou prou, confrontés aux mêmes conditions sociologiques, c'est-à-dire à la même difficulté d'accéder à la fois aux moyens d'être publiés et à une reconnaissance qui excède les limites d'un demi-pays. L'histoire de la poésie belge de langue française d'une double décennie est également, celle, perpétuellement prolongée, d'un champ éditorial précaire, marginalisé, où la ténacité des petits éditeurs est presque la seule garantie de survie pour la diversité et l'efflorescence que nous avons cherché à illustrer. Cette anthologie se veut aussi, quoiqu'imparfaitement, le reflet de leur combat.

*

L'unité d'un tel champ poétique, si elle existe, est par ailleurs universelle, et témoigne bien de notre temps : le poète d'aujourd'hui, quels que soient son âge et son orientation, est un homme ou une femme qui s'interroge sur soi-même et sur sa place dans le monde, mais aussi sur les propriétés et les limites du langage, ses pouvoirs créateurs et ses pièges. La poésie belge contemporaine porte souvent les marques du désabusement de l'homme, mais elle manifeste aussi, et toujours, un même et différent besoin de voir, de raconter et de dire, l'intime et le monde, les autres et soi, la folie et la raison.

Sommaire

Quentin Volvert (1998) || Aurélien Dony (1993) || Célestin de Meeûs (1991) || Zaïneb Hamdi (1989) || Charline Lambert (1989) || Vincent Poth (1989) || Maxime Coton (1986) || Maud Joiret (1986) || Damien Spleeters (1986) || Nicolas Grégoire (1985) || Julie Remacle (1984) || Catherine Barsics (1983) || Éric Piette (1983) || Antoine Wauters (1981) || Alexis Alvares (1980) || Thibaut

Binard (1980-2005) || Harry Szpilmann (1980) || Antoine Boute (1978) || Lisette Lombé (1978) || David Besschops (1976) || Sébastien Fevry (1976) || Michaël Lambert (1975) || Pascal Leclercq (1975) || Stéphane Lambert (1974) || Fabien Abrassart (1973) || Rony Demaeseneer (1973) || Tom Nisse (1973) || Florence Noël (1973) || Frédéric Saenen (1973) || Gwenaëlle Stubbe (1972) || Hubert Antoine (1971) || Ben Arès (1970) || Luc Baba (1970) || Arnaud Delcorte (1970) || Otto Ganz (1970) || Marie-Clotilde Roose (1970) || Laurent Robert (1969) || Christophe Van Rossom (1969) || Anne Penders (1968) || Laurence Vielle (1968) || Laurent Demoulin (1966) || Tristan Sautier (1966) || Caroline Coppé (1965) || Serge Delaive (1965) || Elke De Rijcke (1965) || Vincent Tholomé (1965) || Véronique Daine (1964) || Timotéo Sergoï (1964) || Véronique Bergen (1962) || Karel Logist (1962) || Rossano Rosi (1962) || Serge Núñez Tolin (1961) || Carl Norac (1960) || Denys-Louis Colaux (1959-2020) || Agnès Henrard (1959) || Emmanuelle Imhauser (1959) || Dominique Massaut (1959) || Carino Bucciarelli (1958) || Antonio Moyano (1958) || Jan Baetens (1957) || Jack Keguenne (1957) || Lucien Noullez (1957) || Pierre Schroven (1957) || Éric Brogniet (1956) || Philippe Mathy (1956) || Francesco Pittau (1956) || Francis Dannemark (1955-2021) || Caroline Lamarche (1955) || Philippe Leuckx (1955) || Dominique Loreau (1955) || Eugène Savitzkaya (1955) || Thierry-Pierre Clément (1954) || Philippe Lekeuche (1954) || Véronique Wautier (1954-2019) || Daniel De Bruycker (1953) || Luc Dellisse (1953) || Anne-Marielle Wilwerth (1953) || Béatrice Libert (1952) || Yves Namur (1952) || Daniel Simon (1952) || Alain Dantinne (1951) || Françoise Lison-Leroy (1951) || Jean-Marie Corbusier (1950) || Renaud Denuit (1950) || Jean-Luc Wauthier (1950-2015) || Frans De Haes (1948) || Pierre Gilman (1948-2021) || Roland Ladrière (1948) || Pierre-Yves Soucy (1948) || Daniel Fano (1947-2019) || Guy Goffette (1947) || Marc Dugardin (1946) || Corinne Hoex (1946) || Serge Meurant (1946-2021) || Éric Clemens (1945) || Robert Gérard (1944) || Anne Rothschild (1943) || Jacques Vandenschrick (1943) || Francis Chenot (1942-2020) || Michel Ducobu (1942) || Marc Imberechts (1942) || Michel Joiret (1942) || Werner Lambersy (1942-2021) || Jean-Pierre Verheggen (1942) || Anne Bonhomme (1941) || Christian Hubin (1941) || William Cliff (1940) || Jacques Crickillon (1940-2021) || Michel Voiturier (1940) || Rose-Marie François (1939) || Colette Nys-Mazure (1939) || Jean-Claude Pirotte (1939-2014) || Robert Schaus (1939-2015) || Jacques Demaude (1937) || Gaspard Hons (1937-2020) || Jacques Izoard (1936-2008) || Jacques Lacomblez (1934) || Alain Bosquet de Thoran (1933-2012) || Pierre Puttemans (1933-2013) || André Doms (1932) || Liliane Wouters (1930-2016) || André Schmitz (1929-2016) || André Romus (1928-2015) || Yvon Givert (1926-2005) || Gaston Compère (1924-2008) || Philippe Jones (1924-2016) || Roger Foulon (1923-2008) || Michel Lambiotte (1921-2013)